

17^E BIENNALE
D'ART
CONTEMPORAIN
DE CHAMPIGNY SUR MARNE 2020



Madame, Monsieur,

Après la rétrospective, en septembre dernier, des œuvres acquises par la commune depuis la création de la biennale en 1987, le soutien municipal à la jeune création se poursuit.

La 17^e biennale d'art contemporain de Champigny-sur-Marne s'invite au cœur de l'hiver, nous poussant à sortir de chez nous, afin de titiller nos sens.

Pour cette occasion, ce sont 292 dossiers qui ont été reçus, confrontant l'équipe de la Maison des arts plastiques à des choix cornéliens.

Finalement, 38 plasticiens, portant un regard sur le monde qui les entoure, nous interrogent, nous surprennent et nous permettent de découvrir la création contemporaine dans sa diversité.

Au fil des années, la biennale s'impose et devient un rendez-vous incontournable des Campinois et des Campinoises attendus nombreux et nombreuses sur cette édition.

Florence Khaloua, *Cheffe du service des arts visuels*

Madame, Monsieur,

Pour cette 16^{ème} édition, le CRAC n'a pas pris une ride et entend faire découvrir au public la diversité de la création contemporaine qui fait partie de l'identité campinoise.

Symbole de sa volonté d'ouverture, de sa modernité, il représente les tendances actuelles : vidéo et installations ont notamment retenu notre attention pour une mise en scène dynamique et surprenante.

Cette nouvelle édition accueille 32 artistes émergents venant d'horizons très variés et proposant des médiums tout aussi diversifiés.

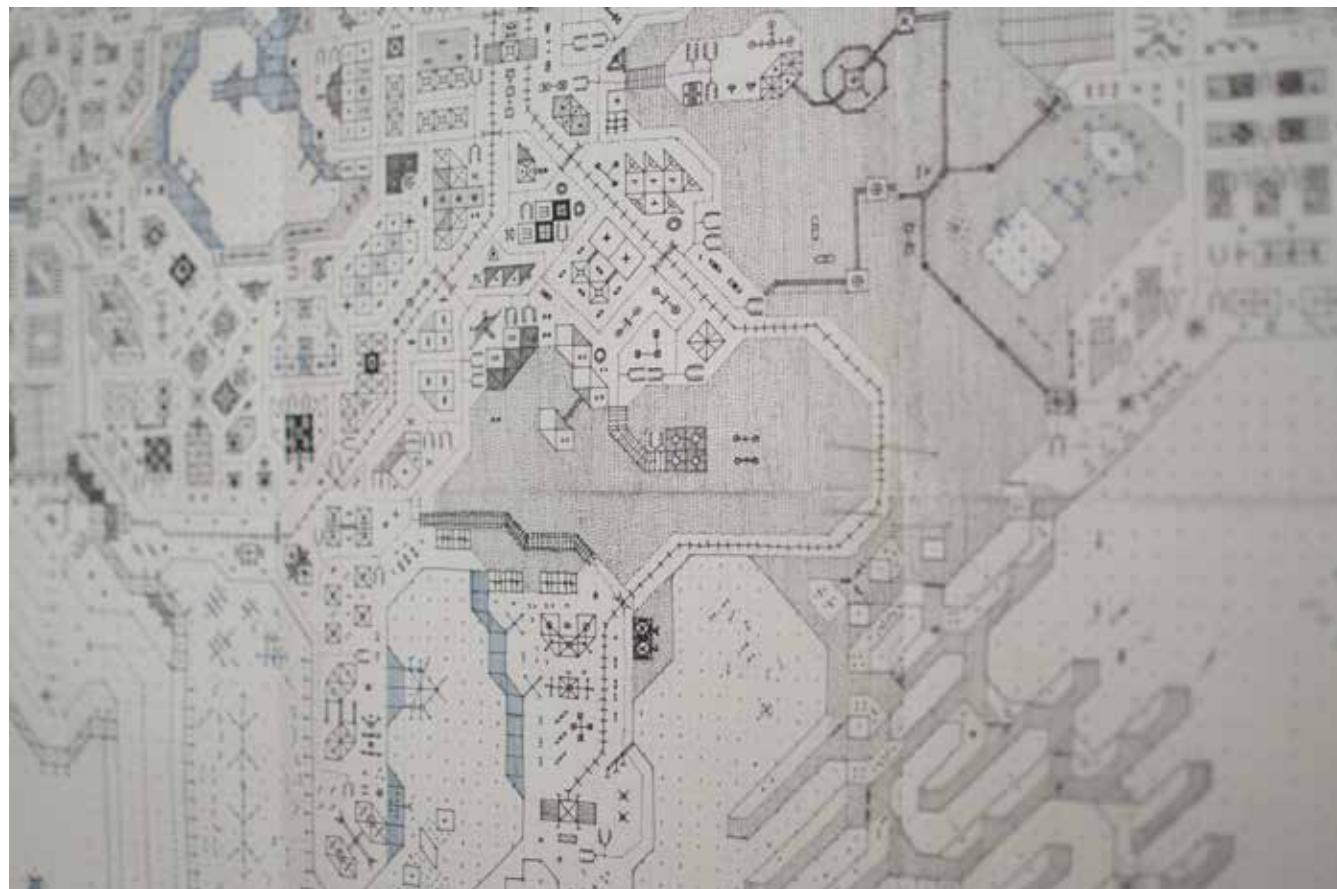
La dimension européenne de la Biennale se poursuit et, est, cette année, incarnée par la présentation du travail pictural de l'artiste espagnole, Cristina Megia.

Certains artistes viennent de Belgique ou... plus loin d'Islande... Preuve que le CRAC chemine et progresse, puis prend sa place auprès de nos publics assidus et curieux, jeune public via les sensibilisations en direction des scolaires, tout campinois via le culturobus qui sillonnent nos quartiers pour amener le public au plus près de l'oeuvre et de la rencontre artistique.

Alors que vive la création artistique qui sort des sentiers battus et nous titille...

Catherine King, *Directrice des politiques culturelles*

Florence Khaloua, *Directrice de la Maison des arts plastiques*



© Jules Galais

Caroline Anezo

Née en 1994. Vit et travaille à L'Astrophore, atelier collectif d'artistes à Fontenay-aux-Roses.

Caroline est une sorte unique d'événement tellurique. L'émotion de la flore qui s'ébroue, dispersant çà et là des flopees d'organismes sur un schéma naturel. Tous similaires, aucun identique. Elle œuvre en secret dans les tribus d'insectes, bataillons de pierres de taille ou colonies de pylônes, elle se transforme en pulsation et semble travailler chaque jour aux rouages subtiles qui créent les objets du monde. De briques en gouttes et de plaques en billes, ses particules s'orientent et figent soudainement leur mouvement de foule. Quand elle entre dans ses méditations semainières, Caroline projette sur des feuilles laissées à l'abandon des milliers de javelots aimantés qui disent quelque chose de la mécanique interne des vies, toutes participantes d'un unique courant électrique. Celui qui forme les villes, les temples, les termitières, qui organise les lettres absconses des langages de tous les temps. Des motifs se dessinent, grains vibrés par transport magnétique, empreintes successives de pattes harponnées sur une glaise meuble, trace durable d'une flamme ayant dansé sur la brique.

Réitérer la rupture : une affaire de rythme. Quand le son, quand le silence. C'est là que les lignes se forment, que les cortèges de billes se dirigent toutes musicales vers des terriers qui les absorbent pour les recracher ailleurs comme des touches percussives. Caroline continue d'augmenter cycliquement ses phénomènes avant récolte nouvelle.

Balthazar Heisch

Archipel Test, 2019, dessin à l'encre de chine sur pages de carnet quadrillées
anezo.caroline@gmail.com



© Solanne Bernard

Solanne Bernard

Née en 1991. Vit et travaille à Londres.

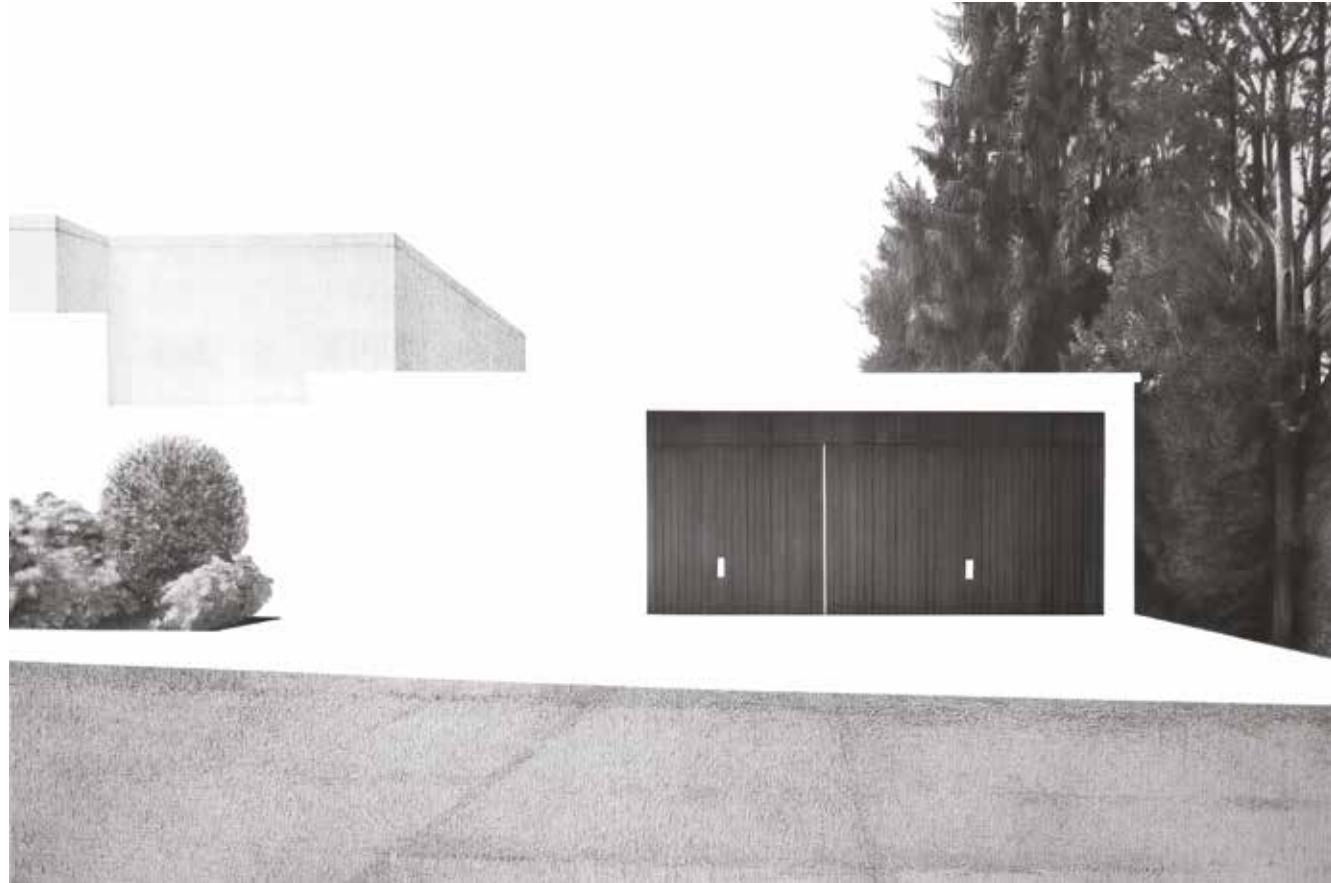
L'idée de se considérer comme étant matière est une idée fragile qui se perd, oubliée dans notre culture de consumérisme brutal, notre quête de l'immortalité et notre désir de dominer le reste du monde vivant, développant ainsi un rapport aliénant avec ce qui est autre que nous.

Face à ces mécanismes, je cherche à interroger notre apparente stabilité et dominance au sein du monde vivant et non-vivant à partir d'objets-symboles évoquant les parties « fertiles » du corps féminin/féminisé. Ces systèmes éclatés, empruntant à une esthétique onirique et parfois grotesque, deviennent des organismes hybrides, mêlant objets statiques et éléments naturels. La disparition et la dégénérescence ne sont problématiques que dans un contexte anthropocentrique.

La pourriture s'infiltré dans certaines des pièces, évoquant une certaine (et problématique) frayeur de l'idée du féminin, de ce qui donne la vie (et donc la mort) – déformée par le temps, séductrice et abjecte à la fois, cette notion dérange encore. En mêlant des formes du passé et du présent, je tente de mettre en évidence les contradictions et les complexités qui se trouvent dans la perméabilité des choses du vivant et du non-vivant, de redéfinir notre position entre les deux mondes.

J'aime l'idée que ces objets puissent appartenir à un temps autre, utopique peut-être, comme des restes, des vestiges du monde humain qui n'a jamais existé, qui se mêlent à la nature et reprennent une autre forme d'existence.

Sour Beginnings, 2018, céramique, dimensions variables
www.solannebernard.com - solanne.bernard@hotmail.com



Paul Bertier

Né en 1983. Vit et travaille à Issy-les-Moulineaux.

Paul Bertier aime associer rigueur et sensibilité, travail conceptuel et manuel.

Il grandit en banlieue parisienne: au contact d'un grand-père architecte et d'une mère artiste, il développe une sensibilité particulière à cet environnement en pleine mutation. Dans les années 2000, lors d'un voyage en Asie, il est saisi par le contraste entre l'habitat de masse et le paysage, par la sensation d'être confronté à un espace factice, presque irréel. Il s'interroge depuis sur l'urbanité et sa mise en œuvre, ses bords, ses frontières, ses horizons.

Pour explorer cet imaginaire, il construit des images ambivalentes. Il cherche un point d'émergence de la ville, entre expérience sensible et imaginaire collectif. Ses images procèdent d'un jeu de transposition poétique comme d'un travail sur le vide et l'épure. Apparaissent alors des formes en tension entre le particulier et l'universel, le naturel, l'artificiel.

Mais c'est aussi un travail sur l'acte de peindre et de dessiner où les motifs de la ville font office de programme. Chaque surface a ses qualités propres : le grain prononcé d'un bitume répond à la nuance modelée d'un massif ; le chevauchement de deux couleurs dialogue avec le tracé rapide d'un végétal... Les images sont pensées à la fois comme objets plastiques et comme supports de projections afin que le spectateur forme son propre chemin dans ces espaces en équilibre.

Border 05, 2014, fusain et pierre noire sur papier, 146x97
www.paulbertier.com - polbertier@gmail.com



© Frédéric Iovino

Caroline Bizalio

Née en 1981. Vit et travaille à Orange.

Parce que le vagabondage nourrit l'esprit de forme et permet la rencontre avec l'ailleurs.

Parce qu'il faut reprendre et savoir laisser ; savoir décider.

Parce que le territoire s'inscrit dans une géographie de l'intime ; le territoire est notre espace de création.

Ce sont des collectes qui vont être à l'initiative de mes réalisations. Saisies dans les espaces que j'occupe, ces récoltes me permettent de constituer des collections. Je m'intéresse à la partie « hors-champs » de ces formes glanées, leurs dimensions non immédiatement visibles.

Ces ressources issues des territoires que je traverse sont variables. Objets désuets, résidus de nature, images vieilles... Ces prélèvements du quotidien apparaissent alors sous des modes différents. Réinterprétés en dessin et en volume avec différents médiums et présentés sous forme d'installation, ils s'inscrivent de façon sérielle dans un nouveau récit.

Il est aussi question d'un geste méthodique de réalisation, une sorte d'itinéraire que je vais définir consciencieusement et qui instaure un dialogue entre chaque série.

Le choix des matériaux et des supports est en permanence renouvelé. Je les choisis selon des caractéristiques précises. Souvent fragiles et temporels, j'instaure une certaine mise en doute et en danger dans mes dispositifs. J'engage alors un travail dont je ne contrôle pas l'entièreté du processus. J'interroge les notions de sauvegarde et de pérennité - ce qui reste et ce qui disparaît. Cette dimension aléatoire et la précarité de certains procédés nous rappellent ainsi, au gré des formes évoluant dans l'espace, à la vulnérabilité de nos propres existences.

Territoires altérés, 2017-2019, plâtre synthétique et fils, dimensions variables

www.carolinebizalio.com



Jade Boissin

Née en 1992. Vit et travaille à Nantes.

Rien n'est grave, tout est important. Le monde est une farce baroque... Voilà ce que je cherche dans mon travail, à la mettre en lumière.

Depuis plusieurs années, je me nourris de toiles issues de périodes entre la Renaissance et la fin du XIX^e siècle, d'Europe de l'Ouest, représentant des femmes. Ces toiles ont été peintes par des hommes, le droit à l'humour en moins. Dans *Trophée*, le portrait d'une femme respectable, exercice destiné à la postérité du sujet, est rappelé à sa finitude par le surplomb d'un étal de viande. Je trouve dans la peinture classique à laquelle je fais référence une symbolique aboutie du pouvoir. C'est le pouvoir de celui qui peut la commander à l'époque, de celui qui la possède aujourd'hui. Et que dire de pouvoir la réaliser? Je me positionne à l'opposé de la production de l'image consommable, dissoute dans la multiplication comme le décrit Régis Debray dans *Vie et Mort de l'image*. Je cherche l'image qui fait sens.

Les mises en scène que je propose explorent particulièrement les liens du féminin au monde qui s'ouvre aux femmes, et qu'elles investissent. Dans *Reflet dans un œil d'homme*, Nancy Huston utilise le terme de «rôle», les rôles que l'on joue, que l'on se donne, que l'on a intégré. Je vous l'avais dit que c'était une farce! Je cherche les dynamiques et les constantes à l'œuvre dans ces nouveaux rapports des femmes au pouvoir, à la maternité, à l'art, à la sexualité, à la famille...

Trophée, 2019, huile sur toile, 90x80
www.jadeboissin.com



© Isabelle Soum

Xavier Brisoux Isabelle Soum

Vit et travaille à Lille.
Vit et travaille à Paris.

Quand la résine sublime la maille.

Isabelle Soum et Xavier Brisoux sont designers textiles. Elle a une sensibilité pour la matière, la couleur et la texture, lui tricote des volumes comme Héphaïstos forge ses métaux. Ensemble, ils façonnent des sculptures qui confrontent la douceur inhérente de la maille à la froideur de la résine qui évoque le verre et la glace. Pour lui, il s'agit de créer une créature primitive et futuriste à la fois. Chaque pièce s'incarne dans un fil, une couleur, un volume. Elle magnifie les points de tricot grâce à des inclusions où elle choisit d'ensevelir entièrement les textiles ou au contraire de les laisser émerger de leur bloc, l'objet sortant de son cadre, en l'effaçant et en le sublimant. Les strates de résine se mêlent aux couches de maille. Les pièces évoquent des créatures sous-marines ou des aliens, elles deviennent des fossiles emprisonnés dans des blocs qui seraient retrouvés par une archéologie du futur.

Depuis le début de leur collaboration les deux jeunes créatifs sont régulièrement exposés, avec notamment plusieurs expositions pour la biennale MiniArtextil en 2017 et 2018, et ils ont remporté le prix de la ville de Montrouge en 2018 pour leur œuvre Interstices.

Heel Ache, 2016, inclusion en résine d'un tricot de coton, 20x20x17
<https://www.xavierbrisoux.com/sculptures>



Coline Casse

Née en 1985. Vit et travaille entre Nîmes, Marseille et Bruxelles.

Née entre deux noms, mon parcours est double, comme mes représentations qui accueillent la multiplicité, l'ambigu, le tangent. À l'École Supérieure des Beaux-Arts de Marseille, j'ai tenu à arpenter en parallèle deux ateliers, l'un en cinéma, attirée notamment par le film de famille, l'autre en peinture. J'ai passé aussi une licence en cinéma.

À la sortie des Beaux-Arts de Marseille, dont le diplôme affirmait mon goût pour une figuration aux formats conséquents, j'ai poursuivi mes recherches à Bruxelles dans l'école de cinéma INSAS en image. J'y ai approfondi l'étude du cadre et de la lumière. Ils sont les délicats outils de celui qui « opère », dissèque nos mœurs, individuelles et collectives. Mes sujets sont souvent des proches que je fais poser, je me réapproprie les drames que je peux lire sur eux et que je partage, de la même façon que je partage leur époque et préoccupations.

Enrichis de technique cinématographique, mes tableaux cherchent dans des décors particuliers à atteindre un point précis où l'ambiance retenue et palpable communique une richesse de sens, proche d'un plan séquence avec un croisement de route pour théâtre, sur le point de bascule du scénario. Si le silence est très présent, il se décline du mutisme des crises intérieures jusqu'à des dilemmes plus sociétaux. Face au spectacle du jour, on cherche sa place, toujours un peu contrainte, d'acteur ou de témoin.

Sans titre, 2018, huile sur toile, 195x150

www.colinecasse.com - [@colinecasse.artist](https://www.instagram.com/colinecasse.artist) - colinecasse@hotmail.fr



Nelson Chouissa

Né en 1987. Vit et travaille à Paris.

Le virtuel oppose à la crainte qu'il engendre une relative instabilité. Ses failles rassurent et sont bien souvent une injection d'imaginaire. Exploitant les limites du numérique et les grincements de l'architecture, mon travail interroge la ville et sa représentation. Je développe un univers où l'homme disparaît au profit d'architectures stars et d'une technologie dystopique. L'humain est figurant dans le projet, donnée au format IFC, il est hors-champs de l'action-architecture.

La construction d'algorithmes de génération urbaine et la création de programmes 3D permet de déplacer dans le cadre du projet le reste architectural, le "junkspace"⁽¹⁾. La simulation n'est plus l'idéal, elle crée des espaces nihilistes et transforme la ville en non-lieu narratif. L'architecture n'est plus que symbole : effaçant tout caractère fonctionnel à force de collisions, codifiant la friche, s'auto-déifiant.

Le dessin de projet, la maquette ou la 3D sont autant de techniques de représentation permettant de reconsidérer le construit comme forme silencieuse et d'explorer l'image comme vecteur d'une pensée sculpturale.

**Smoke shelter, 2019, photographie numérique,
fonction de génération de fumée, Triptyque 80x50**
www.nelsonchouissa.com nelson.chouissa@gmail.com

⁽¹⁾ Junkspace, Rem Koolhaas, 2001



Fabien Ducrot

Né en 1988. Vit et travaille à Gentilly.

La sculpture a souvent cherché à travers ses propres moyens à dépasser sa condition, à insuffler la vie à la matière inerte, à rendre vaporeux ou fluide ce qui est par essence solide ou cassant. Mes recherches s'inscrivent dans cette continuité. Ayant une formation de photographe, mon attention pour la lumière s'est muée en transfiguration sculpturale des qualités et dimensions de celle-ci. La transparence par exemple, phénomène si évident qu'il tend justement à échapper à notre attention par son effacement, m'apparaît comme un défi sculptural.

Ma pratique artistique s'est échafaudée sur un intérêt profond pour les mathématiques et la physique, dans lesquelles je puise à la fois des réponses formelles et des cadres conceptuels. Cet intérêt se concrétise dans des recherches menées sur l'image numérique à l'aide d'outils puissants tirés des travaux actuels sur le deep learning (intelligence artificielle).

Préalablement entraînées sur des milliers de données, les techniques issues de l'intelligence artificielle permettent de générer un résultat d'un genre nouveau, à la fois synthèse et invention. *Les Volumes Intérieurs* s'appuient sur de tels outils, nourris par des milliers d'images de sculptures récoltées dans les nouvelles collections numériques des musées du monde. Les résultats de ces expériences sont ces images métamorphiques de sculptures imaginées. Elles sont ensuite tirées sur papier salé, une des premières techniques de tirage photographique, afin de donner corps à ces images fantomatiques.

Les Volumes Intérieurs, 2019, tirages sur papier salé, 21x26



Élodie Ferré

Née en 1982. Vit et travaille à Lille.

À la fois diplômée de l'École Nationale Supérieure d'Art Nord-Pas de Calais et du Conservatoire de musique de Lille, Élodie Serhane-Ferré est une artiste pluridisciplinaire.

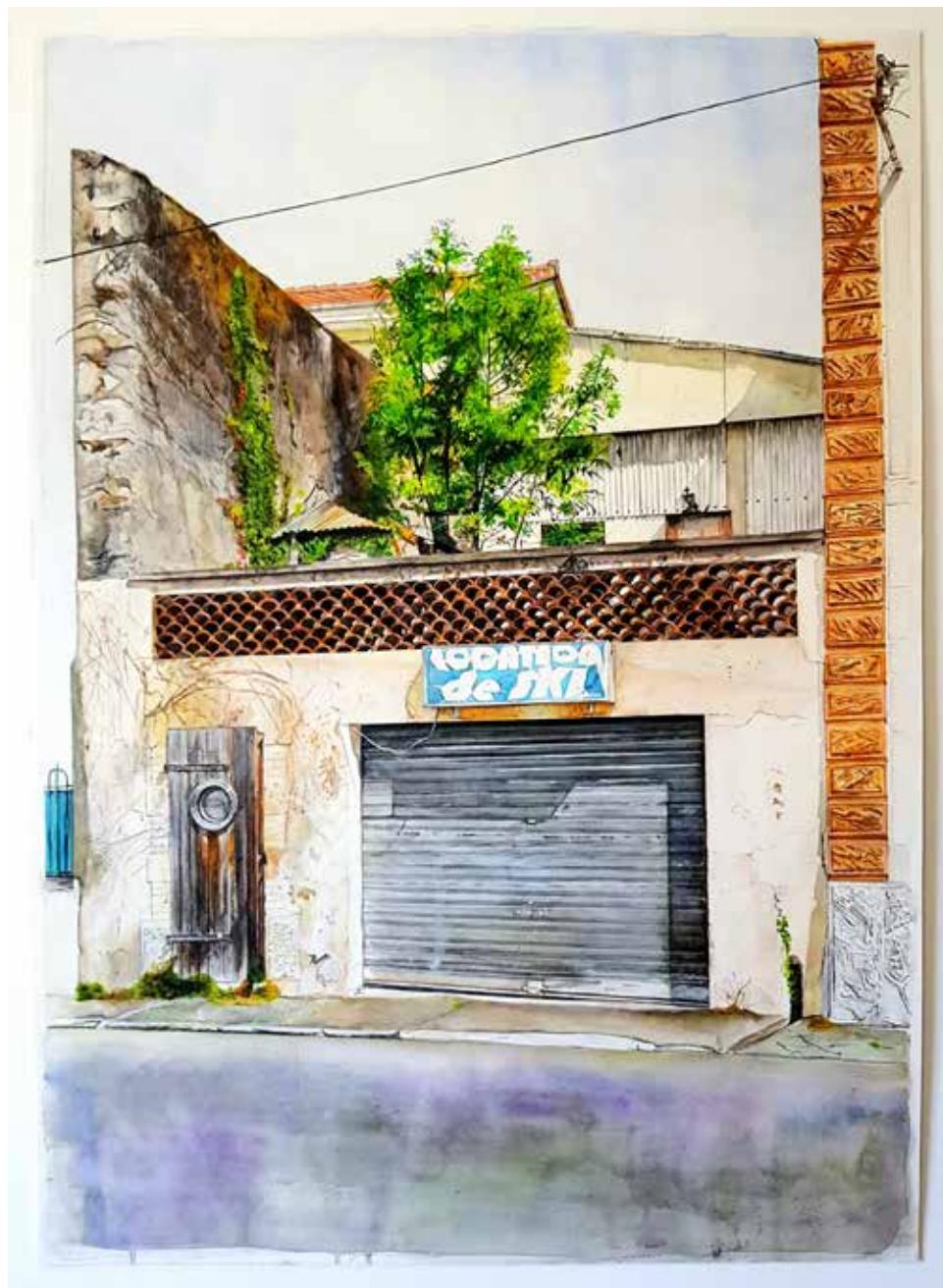
À travers différents médiums et pratiques, que cela soit par la photographie, la vidéo, le son, l'installation, le dessin et la performance, elle tisse un fil entre le passé, notre héritage culturel, artistique ou religieux et le présent, comme un lien constant entre ces deux temporalités.

Dans son travail, la notion d'image prend une place importante. Elle y questionne sa puissance et ce qu'elle véhicule dans une société faite de multiples informations dont les sources deviennent de plus en plus floues.

L'artiste y confronte à la fois des images d'archives, de films et issues du web, révélant notre difficulté d'analyse et notre impossibilité à nous fixer.

Avec le triptyque Maria, Élodie Ferré questionne la notion de liberté à travers l'image iconique et nous rappelle que l'identité n'est peut-être pas tant une chose qui nous est donnée par notre histoire personnelle que quelque chose que l'on est sans cesse amené à recréer et qui reste toujours à réinventer.

Maria, 2014, photographies numériques C-Print, (50x75) x 2 et 105 x 69
www.elodieferre.com - elodieserhaneferre@gmail.com



Cassandre Fournet

Née en 1992. Vit et travaille à Toulouse.

L'obstination et l'inattendu ont une place forte dans le travail de Cassandre Fournet. Quand elle parle d'obstination, cela correspond au fait de rechercher à tout prix un lieu avec des caractéristiques particulières. L'inattendu quant à lui, façonne également son travail : voyager, marcher, et tomber sur le paysage qu'elle aura envie de peindre.

Son travail commence par une photographie qu'elle réalise elle-même d'un lieu, d'un paysage façonné par la main de l'Homme mais aussi par son regard, car pour elle, les paysages n'existeraient pas sans l'Homme. S'ensuit tout un travail de dessin et de peinture dans son atelier. La question de la relation de l'Homme face à l'abandon de ces espaces est un sujet qui l'anime. Cette manière qu'il a de changer le paysage après avoir essayé de l'appivoiser. Les endroits inhabités, les ruines, les friches, les lieux auxquels personne ne porte attention sont pour elle une source d'inspiration à la création.

L'idée de comparer sa recherche plastique à celle d'un archéologue lui plaît, l'observation de son sujet, mais surtout sa compréhension, lui sont primordiales. Elle ne recherche pas exclusivement des lieux ayant une histoire forte. Elle aime donner de l'importance à des emplacements banals que nous pouvons voir quotidiennement tels que les postes électriques. Ce genre de lieux qui ornent nos traversées dans les villes et où se retrouvent placardés affiches, tags et autres informations.

Dégradation climatique, 2019, aquarelle sur papier, 78x104
www.cassandre.fournet.fr - cassandre.fournet31@gmail.com



Elsa Girondin

Née en 1989. Vit et travaille entre Paris et Dinan (Côtes-d'Armor).

En 2018, Elsa Girondin participe notamment à l'exposition *100% Beaux-Arts* dans la Grande halle de la Villette à Paris et à l'exposition *Le Soleil se lèvera demain* au Wonder, sous le commissariat de Marianne Derrien. Elle est résidente du programme *Création en cours*, soutenu par le Ministère de la Culture et les Ateliers Médicis, pendant l'année 2019.

En utilisant de la paraffine mélangée avec du sel, du sable, et des coquillages, l'artiste convoque des matières symboliquement liées à la mer. Ces matériaux sont appliqués sur la surface de blocs en polystyrène, préalablement assemblés. Comme des éléments architecturaux, les blocs de minéraux paraissent massifs alors qu'ils ne sont qu'apparence, « superficiels, par profondeur » pour reprendre les mots de Nietzsche.

Les sculptures interrogent la représentation du corps féminin en s'inspirant de figures mythologiques. Les formes creuses et saillantes des coquillages créent des analogies visuelles et tactiles avec le corps. Cette recherche s'est développée à la suite de la lecture du livre *Thalassa* de Sándor Ferenczi. Il y développe l'idée selon laquelle dans notre corps et notre psychisme sont conservées des traces mémorielles de nos origines océaniques.

Eros, 2019, sel, paraffine, coquillages, corde, polystyrène, 120x120x23
<http://www.elsagirondin.com> - girondin.elsa@gmail.com



© Arnaud Grapain © Adagp. Paris, 2019

Arnaud Grapain

Né en 1989. Vit et travaille entre Paris et Nice.

Dans ses recherches plastiques, Arnaud Grapain se transforme en détective. Il met en lumière des strates poétiques de l'infiniment petit, de la trace banale, pour attirer et éveiller le regard curieux du public. L'artiste prélève, analyse et interprète chaque indice ou donnée technique et scientifique. Il les métamorphose en vestiges artificiels qui deviennent les témoins de notre société contemporaine mondialisée. Pour le CRAC 2020, l'artiste reprend les gestes du lépidoptériste (collectionneur d'insectes volants).

Depuis plusieurs années, il prélève des insectes écrasés sur les pare-brises, aux abords des ruches, dans des champs traités intensivement aux pesticides... Il les scanne et numérise pour en garder une trace digitale. Il les grave sur des caoutchoucs pour réaliser une série de tampons en bois tourné.

Cette sculpture à l'esthétique XIX^e siècle relate l'histoire du déclin presque irréversible de la biodiversité et de la disparition d'un grand nombre d'espèces d'insectes utiles à la pollinisation et à notre écosystème.

La charge métaphorique du tampon réinterprète aussi le geste violent de la tapette à mouche. Cet objet symbolique reprend l'image du sceau du roi, et de manière plus contemporaine, l'autorité des administrations qui par un « coup de tampon » autorise ou non la délivrance de documents officiels comme par exemple les visas.

En fin limier de l'imaginaire, l'artiste questionne également dans ses projets artistiques les traces digitales laissées par les utilisateurs d'Internet exploitées notamment par les géants du web comme les GAFA.

Entomologie, 2016, bois, métal, cuir, caoutchouc, encre, 90x20x20,
<https://www.arnaudgrapain.org> arnaud.grapain@yahoo.fr



Luka Hair

Né en 1992. Vit et travaille à Lille.

D'abord viennent les autres, ceux chez qui l'on a appris par mimétisme à manipuler nos 43 muscles faciaux pour produire l'inventaire de nos mimiques.

Ceux avec qui nous avons passé du temps, et avec qui s'est opérée une miscibilité.

Puis, des autres notre attention passe aux objets, ceux auxquels on s'identifie, ceux par lesquels nous sommes identifiés.

Il y a aussi ceux que l'on récolte on ne sait trop pourquoi, une fois chez nous on les agence dans l'ordre, dans le chaos, dans toutes les nuances entre les deux.

Enfin, le temps, sur notre face, raconte une partie de notre histoire.

C'est tout autre chose que je cherche à rendre dans mon travail.

Je produis un portrait de moi-même et de mon entourage, une reproduction allégorique du nous.

Il y a dans mes peintures des faces bien sûr, mais aussi ces choses qui sont extensions de nous-mêmes.

Ces bibelots, cette maison dans laquelle ils s'amassent.

Ma peinture se veut visage plutôt que masque.

Il y a quelque chose de mystique, et la magie de ce que retiennent les images.

En peinture je nous dédouble.

Ce que je sais de Guilhem, 2018/2019,
peinture à l'huile et pastel gras sur bois, 190x150
www.lukahair.com - lukahair@gmail.com

Julia Haumont

Née en 1991. Vit et travaille à Paris.

En 2009, j'ai récupéré un carton contenant des photographies de moi en bas âge, prises par mon père, avec lequel je n'ai pas grandi. J'ai ressenti le besoin de m'immiscer dans ces images, de me réapproprier des souvenirs. Je me suis concentrée sur les photographies me représentant, effaçant les adultes et faisant de l'enfance mon terrain de jeux et d'observation.

Les liens qu'entretiennent les enfants entre eux et avec les adultes m'intéressent pour leur ambiguïté, car s'y mêlent innocence, pudeur et exhibition, intimité et séduction.

De l'enfance je garde un souvenir joyeux et idéalisé, mêlé d'un sentiment de colère et de violence mais aussi d'une certaine nostalgie.

Le film *Peau d'âne* de Jacques Demy a été pour moi particulièrement marquant, car il oscille entre l'onirisme et la cruauté.

Avant d'intégrer une école d'art, j'avais suivi des études de stylisme et j'ai souhaité revenir au textile pour travailler mes images, car les supports me permettent plus d'expérimentation que le papier. La céramique, quant à elle, offre quelque chose de sensuel et de ludique à la fois, même si elle est l'objet d'un travail sérieux et appliqué.

Lorsque je travaille sur des pièces en céramique, j'ai aussi l'impression de fournir un travail concret avec la pièce qui prend forme au fur et à mesure des jours et semaines. Cette impression de concrétisation me plaît beaucoup. Ces divers matériaux me permettent d'évoquer la fragilité liée à l'enfance: pour les tissus, je peux les teindre, les découdre, les broder, les effiloche, et je leur adjoints paillettes, perles et broderies et la céramique, visuellement, offre une certaine présence et force, tout en restant un matériau très délicat.

Sans titre (n°5), 2018, céramique émaillée, 55x70
www.juliahaumont.fr - julia.haumont@gmail.com



© Jimmy Seng



© Arnaud Grapain © Adagp, Paris, 2019

Caroline Kennerson

Née en 1975. Vit et travaille à Athis-Mons.

Allant du dessin à l'installation, en passant par la sculpture, Caroline Kennerson nous invite à nous pencher, physiquement comme mentalement, sur l'interdépendance des espèces animales (l'homme étant à considérer, aussi, comme un animal particulier) et végétales. Gravant des cellules de poissons ou de rats sur des radiographies humaines ou des cellules humaines sur des radios de chiens, en y associant parfois des cellules de végétaux pour la richesse formelle et suggestive de leurs motifs, c'est en effet des notions d'hybridation, de chimère, de manipulation génétique imaginaire et d'artefact dont se saisit l'artiste, à bras le corps.

L'artefact semble bien la pierre angulaire de ce travail de minutie, dans la pensée comme dans la réalisation, mêlant subtilement la distance prise avec les représentations médicales au fondement des œuvres et la volonté farouche de pénétrer au cœur même du vivant, de la matière organique, pour en fouiller les secrets autant que la poésie. Art et sciences sont d'ailleurs unis dans ce mot même : l'artefact de l'imagerie médicale permettant de jouer à plein l'artefact de l'image de l'artiste !

C'est donc le corps qui est ici convoqué, le corps humain, le corps animal, le corps social aussi, par cette interrogation essentielle, douce et violente à la fois, sur ce qui lie et sépare les espèces entre elles. Faire corps, qu'est-ce ? Et qu'est-ce qui fait corps, pour chacun d'entre nous, pour nous tous ?

Aurélie Barnier, commissaire d'exposition

Se mettre au vert, 2018, gravure sur radiographies, boîtes de pétri, boîte lumineuse, 87x45x70

www.carolinehennerson.blogspot.com - caroline.hennerson@yahoo.fr



© Arnaud Grapain © Adapp, Paris, 2019

Gauthier Kriaa

Né en 1996. Vit et travaille à Savigny-sur-Orge.

Par des formes simples, Gauthier Kriaa développe une pratique sculpturale intimement liée aux questions de temps et de métamorphose. Ses formes résultent de gestes réalisés aux moyens de matériaux pauvres : le bois est exposé aux intempéries, le marbre trouve son équivalent dans un savon usé, des épingles côtoient la farine et l'argile crue, et lorsque la pierre ou le bronze figurent, c'est sous forme de poudre.

Le travail est traversé par les problématiques ancestrales de la sculpture : l'espace et son contexte, le matériau et ses propriétés. Dans *Perspective et traversée* (2018), un dessin réalisé avec une fine couche de sable se transforme sous les pas du public ; dans *Côte Ouest* et *Côte Sud* (2019), le mouvement du vent devient armature en empruntant aux broderies structurelles tunisiennes et japonaises. De motif, le geste devient moteur. Car la question du faire est revisitée de manière processuelle. La sculpture devient évolutive, prend la forme d'un geste cyclique et performatif : tasser un monolithe de poudre pour le voir lentement se désagréger (*Sculptures de farine*, 2017-2018), déplacer pour former (*Copieur de profil*, 2019), verser de l'eau pour révéler un texte imperméabilisé (*L'eau coule toujours*, 2019).

Qu'il soit évident ou ténu, minimal ou artisanal dans sa forme, il provient d'une même préoccupation - dans la traduction des propriétés d'un matériau dans une forme qui les souligne ; dans la transposition d'une situation (historique, environnementale, spatiale) en une forme ; dans l'incertitude qui accompagne les métamorphoses : celle de repères troublés.

**Côte Ouest (carte des vents), 2019,
épingles, tissu enduit, carte des vents, 120x80**



© Thibault Laget-Ro

Thibault Laget-Ro

Né en 1976. Vit et travaille en région parisienne.

J'ai entamé un travail sur la perception de la liberté voilà plusieurs années en m'intéressant au départ à l'idée de processus continu (et non au sentiment de liberté qui définit un état à un moment T).

Ce projet visuel cherchait notamment à opposer ceux qui vivaient réellement l'événement et sa violence, à ceux qui y assistaient en différé à plusieurs milliers de kilomètres et dans un grand confort.

Pour établir ces parallèles, j'ai travaillé avec de grands reporters de guerre (Patrick Chauvel, Camille Lepage...) ou me suis imprégné de leurs reportages écrits, oraux et photographiques (Rémi Ochlik, Olivier Voisin, Margaux Berguey, Dimitris Michalakis, Alkis Konstantinidis...) pour confronter la réalité de ces deux mondes. Ce travail m'a amené à aborder le conflit israélo-palestinien, le Printemps arabe, la guerre en Syrie et enfin, la traversée de la Méditerranée par des millions de migrants. Aujourd'hui, je m'intéresse plus particulièrement aux marcheurs honduriens bloqués à la frontière américaine et oriente ma recherche sur l'identité et la place du visage en figuration.

En parallèle de ma peinture, j'ai créé une entreprise critique nommée Group-System et je développe de nombreux « objets » de migration se présentant sous différentes formes : recontextualisation d'étiquettes d'eau minérale, création de jeux de société, mise en place d'expériences collectives et individuelles à vivre, relais de services... La dernière a consisté à lancer le projet #assangeact sur les réseaux sociaux.

Dernier souffle, 2018, acrylique, 120x120

www.laget.ro.com



Côme Lequin

Né en 1989. Vit et travaille à Bruxelles.

Côme Lequin imagine des protocoles de création dans lesquels son corps en mouvement devient le moteur de systèmes de production.

L'artiste se questionne sur les notions de productivité et de rentabilité qui sont au cœur de notre société et qui cadencent notre quotidien.

A travers la répétition de gestes, les contraintes qu'il s'impose, il met en place des systèmes de captation du réel, qui, absurdes par la nature même de leur finalité, tentent de retenir et de représenter ce qui ne peut que s'échapper.

Chacune des gravures de cette série résulte d'une nouvelle paire de semelle en zinc fixée et gravée sous ses chaussures, lorsqu'il se rend de son atelier à l'atelier de gravure.

Chaque tirage porte le nom de l'endroit précis et le nombre de pas exécutés avant que les semelles ne se décrochent.

Série La peau de l'ours, 2018/2019, taille douce, 42x58 chacune

www.comelequin.com - [@base.ddab.org/come-lequin](https://base.ddab.org/come-lequin) - come-lequin@orange.fr



© Cécile Braneyre

Suzon Magné

Née en 1994. Vit et travaille à Marseille.

Tu es maigre
Tu n'es pas frêle
Tu es là, face à moi,
je t'esquisse, je te devine

Qu'es-tu ? Je pourrais
décrire ce que je vois
mais je ne vois
qu'un rayon de toi.
Souple
Je te rencontre
sans te cerner
Une courbe te détoure
et me détourne
de ton entièreté

Cinq doigts s'agrippent
Pied nu tendu maintenu
Colonne se cambre
Côtes se font remarquer
Plis se fait coincer
Encerclé
Recouvert
On veut lui faire la peau
Peau parle
Regarde !

Carnation s'empourpre
et crie la démangeaison
Derme se craquèle
et se fend en montagne

Malaise

Fesse sur pied sur pied
Entassé
Compressé
Membre ramassé
l'un sur l'autre
un entier étendu
en extrémités

Capillaire insensible mémorise
Cellule morte protège
Derme incompris exprime

Qu'es-tu ?
Ecrit en 2019 par Suzon Magné

**Tes Détours, 2019, coton croché, broderie, dessin, sérigraphie sur calque,
table métal, 100x50x100**

www.suzon.ma - @suzon.ma - suzon.magne@gmail.com



Jehane Mahmoud

Née en 1988. Vit et travaille à Paris.

L'enfant qui possède

L'impression d'une photographie analogique sur du velours et de la broderie qui la pare créent le lien entre la matière photographique et les thèmes que l'artiste veut aborder.

On retrouve dans ces images-objets une certaine intemporalité; des attitudes, des corps, du mouvement dans l'espace sont autant de références à la peinture classique qu'à un présent en permanente évolution.

On y découvre des attraits à la spiritualité des influences métisses, mystiques en quête de profondeur.

Jehane Mahmoud photographie les gens qu'elle aime et qui participent à la réalité qu'elle décide d'observer et de dépeindre. Elle désire sublimer et simplement mettre en lumière des moments qu'elle considère gracieux et proche du divin.

Dans le souci d'inclure et d'englober le regardeur, le format de l'œuvre et sa matérialité essayent délicatement d'aborder l'amour, le pouvoir féminin, les notions de clans et de traditions.

L'artiste choisit de se placer entre représentations et techniques anciennes autant que contemporaines. Il lui importe de prendre le temps de la technique pour réaliser une pièce : la photographie et la broderie sont développées dans leur entier processus valorisant le média autant que l'aspect animiste de l'œuvre.

L'enfant qui possède, 2019, photographie analogique moyen format imprimée sur velours/broderie, 178x142

<http://jehanemahmoud.paris> - jehanemahmoud@gmail.com



Eve Malherbe

Née en 1987. Vit et travaille à Chars (Val-d'Oise).

Eve Malherbe développe depuis plusieurs années un questionnement plastique de la représentation du sujet et notamment des femmes dans l'iconographie et ce que celle-ci imprime dans notre mémoire collective.

Photographies de famille, publicités, mythes et histoire de la peinture constituent pour elle un terrain riche en symboles où elle questionne le rapport des corps (modèles) à leurs représentations (images).

La réduction du réel, dans sa matière et sa multiplicité, à des images qui agissent comme des masques donne naissance à des corps sujets et objets, dessinant par là des canons dont nous connaissons tous les formes. Cette position double l'amène à explorer les moyens d'illusion et d'artifice qu'offrent "l'histoire-peinture" et la "matière-peinture" dans un processus d'apparition et de disparition du sujet. Pour cela, elle utilise des « symptômes picturaux » tels que le travail du drapé et la peinture elle-même.

Elle reprend ainsi des sujets classiques de l'histoire de l'art et du nu féminin afin de proposer une variation de sa représentation. Elle élabore ainsi longuement la création d'une peinture en passant par plusieurs stades de créations : elle maquille ses modèles, les peint, crée des costumes, se met en scène au travers d'actes performatifs pour ensuite entamer un travail pictural.

L'homme-cintre, 2019, huile sur toile, 162x130

www.evemalherbe.com - malherbeeve@gmail.com



© Charlotte Mano

Charlotte Mano

Née en 1990. Vit et travaille à Paris.

Charlotte Mano est une jeune artiste pluridisciplinaire qui fait partie de la scène montante de la jeune photographie européenne.

Après un double cursus de Lettres Modernes et de Communication Culturelle, Charlotte intègre l'école des Gobelins où elle sort diplômée en 2017.

Son travail photographique, s'il se déploie en apparence autour de plusieurs thématiques (le corps, l'espace, l'obscurité) ne cesse de questionner l'image : son pouvoir de représentation et de transparence, mais aussi ses propres limites.

Elle remporte plusieurs grands prix et expose son travail dans de nombreux festivals et institutions de renom. Sa série « Portraire » est désormais acquise par le musée français de la photographie.

Dans sa série sobrement appelée Portraire, Charlotte Mano questionne l'image et son pouvoir de représentation. Images bleutées, corps vaporeux, les sujets semblent figés, comme si l'image, les frappait, en douceur, d'une irrémédiable sensation d'artificialité et de picturalité.

Cette réflexion sur l'image comme voile, elle ne cesse de l'expérimenter dans l'espace réel, mais aussi en studio. Appliqué à la représentation du visage, ce regard se révèle pertinent – voire troublant : l'image prend des allures de peinture dans sa forme et en tant qu'œuvre finale. Dans cette série, Charlotte Mano est au carrefour de plusieurs influences : art, dessin, peinture, elle abat les frontières en douceur grâce à un regard contemporain sur la figure. Elle dépose sur ses modèles une matière indécise : Personnages ? Mannequins ? Fantômes ?

Sa photographie devient alors médium de déréalisation : l'image n'est pas dépositaire d'une quelconque vérité. Ces visages semblent chercher le calme, le retour en soi, la solitude, le rêve et le fantôme.

Jeune fille au collier, 2017, tirage pigmentaire sur papier awagami kozo 110g
www.charlottesmano.com



© Aurélien Meimaris

Charlotte Morabin

Née en 1992. Vit et travaille à Marseille.

Charlotte Morabin intervient sur des objets et des images qu'elle transforme et manipule à des fins performatives, absurdes ou poétiques. Forme et fonction l'interrogent. L'objet vidé de sa fonction première rejoint, dans un glissement de forme et de sens, une autre typologie, d'objet utilitaire à objet sculptural ou dessiné. Par la performance, une attention est portée particulièrement à la relation entre le corps et machine, entre mécanique et rythme. Des performances de dessins mettent en lumière la pénibilité du travail, le temps passé à la production, l'adaptation du corps face au support de la feuille et à l'outil utilisé. Des collaborations sont également menées avec des danseurs et musiciens où le corps travaille alors dans l'effort et la relâche, avec ses gestes automatiques, sa respiration, afin de parvenir à un possible lâcher prise.

Axe d'entraînement (2018) s'inscrit clairement dans un héritage fécond et toujours actuel des relations transdisciplinaires entre art et science et, plus précisément, art et machine. Il s'agit d'une platine silencieuse, manifeste d'une musique absente qui se concrétise, grâce à un dispositif spécifique, dans le marquage d'une trace, au rythme du mouvement du plateau vide. Le rythme de la machine génère dès lors un croquis mécanique.»

Anysia Troin-Guis

Axe d'entraînement, 2018, lecteur vinyle, fil de fer, stylo, papier, dimensions variables

www.charlottesmorabin.com - charlotte.morabin@gmail.com



© Rebecca Farnule

Keita Mori

Né en 1981. Vit et travaille à Paris.

Dans les œuvres de Keita Mori, il est souvent question d'architecture et d'espaces construits. L'artiste s'est fixé des règles récurrentes qui lui permettent de créer des espaces illusionnistes, souvent à l'échelle d'un mur, uniquement à l'aide de fils tendus et de points de colle. Cette extrême économie de moyens l'oblige à synthétiser ses motifs et à contraindre géométriquement les formes qui peuplent ses compositions. C'est ensuite dans l'esprit du spectateur que l'espace se reconstruit, au gré des multiples indices laissés par les volumes et la perspective.

Partant de ce vocabulaire très classique de l'image, l'artiste parvient à produire de surprenants effets de paysages, en mélangeant l'esthétique des représentation 3D en fil de fer, le croquis d'ingénieur ou pourquoi pas, les dessins cubo-futuristes.

Systématiquement créées à l'aide de fils de couleur noire, ses œuvres - qui se nomment toutes Bug report - évacuent de fait les ombres et la polychromie, ne gardant que le squelette fragile et temporaire des figures qui les composent.

Gaël Charbau, texte de l'exposition « Voyageurs », La Villa Emerige, Paris, 2014, catalogue Voyageurs, Ed. Musée Bernard Boesch, La Baule, 2015.

Bug Report (corpus), 2017, fil de coton et fil de soie sur papier, (119 x 88) x 2
<http://keitamori.com/> - letter@keitamori.com

Marion Mounic

Née en 1992. Vit et travaille à Sète.

Marion Mounic travaille l'espace, la lumière, le temps et la mémoire. Ses installations, qui relèvent toujours de la sculpture, engagent une résistance face à l'oubli et l'obscurité. La résistance est activée par l'expérience physique et sensorielle. L'artiste imagine des dispositifs visant à perturber nos sens. Marion Mounic poursuit différentes sources : celle de sa mère, atteinte d'une maladie oculaire, ainsi que celle de ses origines, qui par son père, sont intimement liées au Maroc.

Ces œuvres traitent par extension du rôle des femmes qui, assignées à l'espace domestique, créent un territoire de paroles et de gestes résistants. En filigrane de la pratique de Marion Mounic, se joue en effet une histoire de femmes. Plusieurs œuvres reposent sur une volonté de traduire les défauts de vision de sa mère dus à la maladie de Stargardt. Une maladie héréditaire qui trouble la vision centrale, sans pour autant en perturber la vision périphérique. La vue est ainsi altérée au niveau des couleurs et de la lumière.

Nos corps sont mis à l'épreuve de l'obscurité, de l'espace, de la lumière. Entre révélation et disparition, l'artiste articule les espaces symboliques pour tenter de matérialiser l'indicible. Il s'agit alors de prendre la mémoire à bras le corps, de nous la faire voir, sentir, toucher, entendre. Marion Mounic recherche les sources de cette mémoire, la sienne, celle de sa famille et par extension des nôtres. Ses œuvres manifestent autant une mélancolie de l'impuissance vis-à-vis d'une disparition inéluctable, qu'un élan vital, un empressement poétique s'attachant à retenir tout ce qui s'enfuit.

Julie Crenn

Propre cuisine, 2018, mix média, 87x62x52

www.marionmounic.com - mounic.marion@gmail.com



© Cyril Boixet

Morgane Paubert

Née en 1993. Vit et travaille à Sète.

La céramique me permet une liberté dans les gestes et les formes : « il n'y a pas de fonction préalable dans la terre cuite, souple et disponible, qui se soumet à une recherche formelle confirmée par la cuisson »¹. Dans mes pièces, l'humain s'efface au profit de la matière, les formes se simplifient évoluent en une forme anthropomorphe. Giacometti disait : « J'ai commencé à comprendre qu'il était impossible de faire une peinture ou une sculpture telle que je la voyais et qu'il fallait abandonner le réel. »

Mes recherches jouent sur la fragmentation, l'assemblage et les variations de formes, créant mon propre répertoire. Les manipulations de matières provoquent des rencontres entre mes formes afin d'en faire ressortir une singularité. Ce processus créatif de la variation, c'est à-dire de ce qui est altéré et modifié sans cesse me permet de mettre en relation mes compositions avec le vivant, tout organisme qui est en éternelle transformation. Les formes que je crée ne sont qu'apparemment immobiles, je joue sur leur aptitude à imiter la vie. Par leurs courbes, leur souplesse mais aussi par leur couleur. Elles expriment un vœu de fixité, un arrêt mais en réalité elles naissent d'un changement et en préparent un autre. Les contours s'effacent, la matière se lie et ne devient qu'une seule forme. C'est ici que la métamorphose s'opère en créant un passage entre le reconnaissable et le méconnu.

Rosalind Krauss, *Pour un art pauvre*, catalogue d'exposition, Nîmes, 2011-2012

Instable, 2018, porcelaine, colorants de masse, (117 x 8) x 6
www.morganepaubert.com - morganepaubert@gmail.com



© Cyril Boixet

1. Rosalind Krauss, *Pour un art pauvre*, catalogue d'exposition, Nîmes, 2011-2012



Alan Poulain

Né en 1995. Vit et travaille à Tarbes (Hautes-Pyrénées).

Avec des pièces oniriques et/ou burlesques, je propose de revisiter des habitudes et des repères. Nos habitudes d'utilisation, nos habitudes sociales, et nos habitudes en art.

Une sorte de petit monde parallèle où le temps se fige, les choses se cassent sans pour autant perdre de valeur, certaines pièces sont mystérieuses, d'autres drôles.

Un équilibre entre blague et poésie, qui est en réaction aux aléas de la vie, lorsque quelque chose se casse, on peut en rire, ou en être mélancolique, et souvent on fait les deux.

Je profite de ces déplacements, pour changer de paradigme et de proposer de nouvelles habitudes, de nouvelles valeurs, pour questionner, pour essayer.

En investissant tout ce qui nous entoure, le sol et le plafond je nous englobe dans cet endroit où les repères sont à refaire.

Oui – non

Non – oui

Ma pratique est traversée par ce besoin de décalage par contradiction. Un socle sert à poser une œuvre, je fais d'un socle une pièce. Est-ce qu'une œuvre est faite pour être entièrement comprise... je serais tenté de faire une œuvre énigmatique, et ainsi de suite, je retourne les conventions. En désobéissant doucement, je pose la question de son utilité que je contredis. Remettre en question des utilisations, des habitudes et des conventions, c'est fondamental dans ma pratique artistique.

Ce besoin de contradiction, de remise en question, est un parti pris philosophique/politique et aussi une recherche de nouvelle esthétique.

Puzzle (2), 2017, assemblage, 60x100

<http://alanpoulain.jimdo.com/> - poulainn6@gmail.com



Sophie Rambert

Née en 1970. Vit et travaille au Mans.

Le corps, entre don et retrait, une dialectique du désir

Le corps, la simple chair et peau dans laquelle nous habitons. Plus que viande, le corps est peau, dans ses plis s'inscrit son histoire.

Le corps, ce qu'il y a de plus universel en même temps que de plus singulier, de plus familier et intime en même temps que de toujours étranger.

Le corps de l'autre: nu et opaque, expérience de ce qui reste, même dans le plus intime, le plus nu, le plus su croit-on, inépuisable, insaisissable, inappropriable.

Le corps qui dans sa vulnérabilité et sa force, est la figure oxymorique des ambivalences partagées, celle du désir, celle des sexes.

Jouant des contrastes entre un trait acéré et le velouté des surfaces, c'est à ce corps vivant, riche de contraires, que je veux renvoyer celui qui regarde comme pour le ramener à sa propre étrangeté.

Le corps est nu, isolé sur la surface nue de la feuille, vide d'où le corps émerge et qu'il met provisoirement en échec. C'est un corps sans lieu ni temps, dépouillé de tout vêtement, contexte, narration, réduit à sa condition de corps, nu et regardé.

Car si le corps figure seul, il est toujours déjà pris dans le regard d'un autre, un regard dont l'absence ici appelle un spectateur. Ainsi, il ne s'agit pas d'un corps fermé sur lui-même, mais d'un corps pris entre intériorité et extériorité, sous le regard d'un autre. Corps désirant et désiré, qui s'offre et se dérobe, tendu dans son abandon même.

Sans nom 6, 2018, pierre noire sur papier, 105x142

<https://sophie-rambert.com/> - sophie.rambert@gmail.com



© Laura Rives

Laura Rives

Née en 1991. Vit et travaille à Paris.

Laura Rives est une exploratrice, elle expérimente la matière et glane des matériaux d'images, des typologies de surfaces et de matières, avant de poursuivre sa démarche en atelier.

Considérant son espace de travail comme un laboratoire et la photographie comme malléable, elle mélange les supports et explore l'étendue des possibilités qu'offre la photographie. Travaillant à la surface de manière très intuitive, elle étire, efface, altère et manipule ses images. Laura fait ainsi la part belle au geste et accueille l'accident dans un processus d'effacement et de soustraction. Elle se libère de la contrainte du sujet pour faire émerger une image ouverte à une nouvelle lecture.

S'hybridant à l'installation et à la sculpture dans des formes en suspens, la photographie est façonnée par l'errance. Elle est telle une digestion de ce qu'est le monde. Ses œuvres nous invitent à dépasser notre représentation de la réalité pour nous proposer une vision poétique de la matière et de sa fragilité.

Diplômée de l'isdaT (institut supérieur des arts de Toulouse), Laura Rives a également étudié à l'École offshore de Shanghai. Son travail a été présenté dans différentes expositions individuelles et collectives. Elle a rejoint des résidences telles que Post-Production aux Maisons Daura - Maison des arts Georges et Claude Pompidou (Saint-Cirq Lapopie / Cajarc) et la Réserve-Bienvenue (Bordeaux).

Physophora, 2019, impressions sur plexiglass transparent, corde et inox, dimensions variables

www.laurarives.fr - contact@laurarives.fr



© Clémence Roudil

Clémence Roudil

Née en 1989. Vit et travaille en région parisienne.

C'est ainsi que cela commence : arpenter, observer.

Explorer l'espace public est une phase primordiale de mon travail. Elle me permet de lui faire prendre position dans le monde et d'y trouver sa substance.

Les indices que j'y rencontre (qu'ils soient sociaux, politiques, historiques, ou autre) sont autant d'éléments-clefs à emprunter afin de conter, de manière à la fois brutale et poétique, ce qui nous environne, ce qui régit nos corps et les liens que nous y tissons. Le parti pris de mon approche se fait par l'expérience physique ; c'est donc une convocation de nos mémoires épidermiques qui se joue dans mon travail.

La nécessité de se tenir au plus près de chaque élément prélevé conduit à un brouillage des frontières entre les disciplines : peinture, photographie, impression, archéologie, rituel magique, street art, tissage, nettoyage, ... que ce soit par un détournement des outils ou par une relocalisation des gestes.

La série « Du peu qu'on se console », dont est issu le triptyque présenté à la biennale, s'est construite sur une collecte de vêtements abandonnés dans la rue, que j'ai nettoyés puis réparés par empiecement de cuir. Avant d'être remis à disposition dans l'espace public, chaque habit a été enregistré par tirage contact cyanotypique. Surgissent alors autant les mailles du textile que les réserves vierges des réparations, non pas effacement mais une mémoire sourde, instauration d'une possibilité à venir.

La réflexion autour des questions du soin et du lien à l'autre, avec cette récente recherche, devient un enjeu éthique central de ma démarche.

Du peu qu'on se console – Les rapiécages, 2019, cyanotype sur coton de vêtements trouvés dans les rues de Paris, réparés par empiecements en cuir puis remis à disposition dans l'espace public, 89x78 93x74 74x95



Charlotte Salvanès

Née en 1984. Vit et travaille à Ivry-sur-Seine.

La série "Penelope lying" est composée de 24 peintures reprises d'œuvres tirées de l'histoire de l'art et représentant des femmes tissant, tricotant, filant, brodant, cousant, crochetant... Toutes assises, le visage incliné, les yeux baissés, sereines mais soumises en quelque sorte – du moins à l'action qu'elles effectuent. Les travaux d'aiguille traversaient toutes les couches sociales et représentaient, du moins en Occident, l'occupation féminine par excellence. Il s'agit aussi d'un des seuls médiums d'expression artistique auquel les femmes pouvaient prétendre. Les musées regorgent de ces portraits peints par des hommes qui les représentent dans des attitudes presque saintes non exemptes de fantasme et de projection.

En me positionnant comme artiste et comme femme dans cette généalogie, je brise la chaîne tout en la poursuivant.

Cette série se veut également une allégorie des tâches domestiques répétitives qui ne s'achèvent jamais, le travail quotidien et invisible non récompensé ni rémunéré, titanesque à l'échelle d'une vie. Tel le tissage de Pénélope qui recrée ce qu'il détruit et détruit ce qu'il a recréé, il s'agit aussi pour moi d'une représentation de ma démarche artistique. En défaisant la nuit ce qu'elle a fait le jour Pénélope raconte son travail comme « praxis », une pratique sans aboutissement mais dont le temps passé à l'ouvrage donne lui seul son sens. Une pratique non productive, condition absolue de la réalisation de soi.

**Penelope lying #15 - d'après Gerard Ter Boch, 2019,
impression à la cuve et huile sur toile, 92x76
www.charlottesalvanès.com**



© Myriam Santos

Myriam Santos

Née en 1984. Vit et travaille à Paris.

Après avoir étudié à l'Ensad Paris, HBK Braunschweig, Myriam Santos a obtenu son diplôme à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon en 2017.

Prenant la photographie comme point de départ, Myriam Santos met en scène l'image via l'installation, la sculpture, la vidéo, l'objet livre - et ce afin de créer des expériences immersives dans lesquelles le spectateur peut déambuler ou plonger.

Soutenue par une réflexion sur la notion d'espace, sa pratique plastique explore grâce à des jeux d'échelles et de matérialités, des questions de perception, de corporalité, de sensations. Elle recrée des atmosphères singulières où réalité et fiction se mêlent.

Son travail se construit au fil d'enquêtes - toujours en réponse à des contextes ou situations spécifiques liés à des rencontres, des déplacements, ou des endroits découverts lors de recherches préliminaires.

Ainsi, ses installations se présentent comme des dispositifs narratifs qui entrent en résonance avec des sujets interrogeant la place de l'homme dans son environnement naturel et social, à un moment où ces thèmes appellent toujours plus de réponses.

Des références explicites et implicites aux créations littéraires, cinématographiques ou musicales font partie de ses matières premières. Situées au croisement de plusieurs domaines, ses recherches impliquent l'anthropologie, la psychologie, l'archéologie, l'architecture.

Ces dernières sont aujourd'hui concentrées sur les capacités de l'être humain à développer, à travers le langage, des stratégies d'adaptation permettant de dépasser des limites physiques ou psychologiques imposées par un milieu ou une histoire.

Morning, night and noon -from Solaris-, 2017, impression UV sur voile transparent, tissu déperlant noir, plaque de verre étiré bleu argenté, tube carré acier, tasseau chêne, 290x180 (impression UV), 80x120 (plaque de verre)

www.myriam-santos.fr - santos.myriam@gmail.com



© Frédéric Iovino

Clothilde Sourdeval

Née en 1989. Vit et travaille à Lille.

Une lutte avec la représentation se fait toujours sentir, mais ce qui fait vibrer ma recherche c'est l'étonnement toujours renouvelé face à l'existence. Ce constat même de l'existence, nous le devons peut-être au langage. Et c'est pourquoi, en cherchant à distordre la figuration, je cherche à distordre le langage lui-même.

Ces corps, parcelles, empruntent à la science occidentale une esthétique et une pensée. Le corps, est celui du condamné, du patient, de la victime, un corps toujours politique et poétique. Les traces photographiques du travail des dermatologues, des médecins-légistes, des policiers, me font souvent passer du connu à l'inconnu. Et de fait, de quel corps parlons-nous, pourquoi toujours y revenir, quels mots nous construisent-ils ? Il faut que le dessin, la sculpture, la peinture soient l'espace d'une pensée nouvelle, il faut faire glisser les mots et leurs corps ailleurs.

Wrapped in cotton/Drapeau entropique, 2018, tissu, silicone, 180x100
<https://clothildesourdeval.com> - csourdeval@gmail.com



Mathilde Supe

Née en 1989. Vit et travaille à Paris.

Mathilde Supe crée des récits à travers des films, des installations vidéo, des livres et des éditions.

Son approche expérimentale du récit mêle fiction, sociologie, étude des médias et imaginaire collectif, pour questionner les phénomènes d'interprétation et de représentation.

Elle a étudié l'histoire de l'art avant de travailler sur des plateaux de cinéma puis d'entrer à l'École Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy. Elle se forme également auprès de la monteuse de cinéma Mathilde Muyard, de l'artiste vidéaste israélienne Keren Cytter, du cinéaste Éric Baudelaire et du chorégraphe Eric Minh Cuong Castaing. En 2018 elle s'engage dans la recherche en sciences humaines à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

Son travail a été exposé à la galerie Où-Marseille pour sa première exposition personnelle en partenariat avec le FID - Festival International du Documentaire, 25^e édition ; à la Friche Belle de Mai dans le cadre des résidences Astérides ; à La Galleria Continua à l'invitation de Nicolas Bourriaud ; au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme lors du festival Keren Cytter pour la Nuit Blanche ; et au 69^e Salon de Montrouge.

You can't run from love, 2019, diptyque vidéo ultra HD, 10min25

www.mathildesupe.com - <https://clothildesourdeval.com>
csourdeval@gmail.com



© Gaëtan Trovato

Gaëtan Trovato

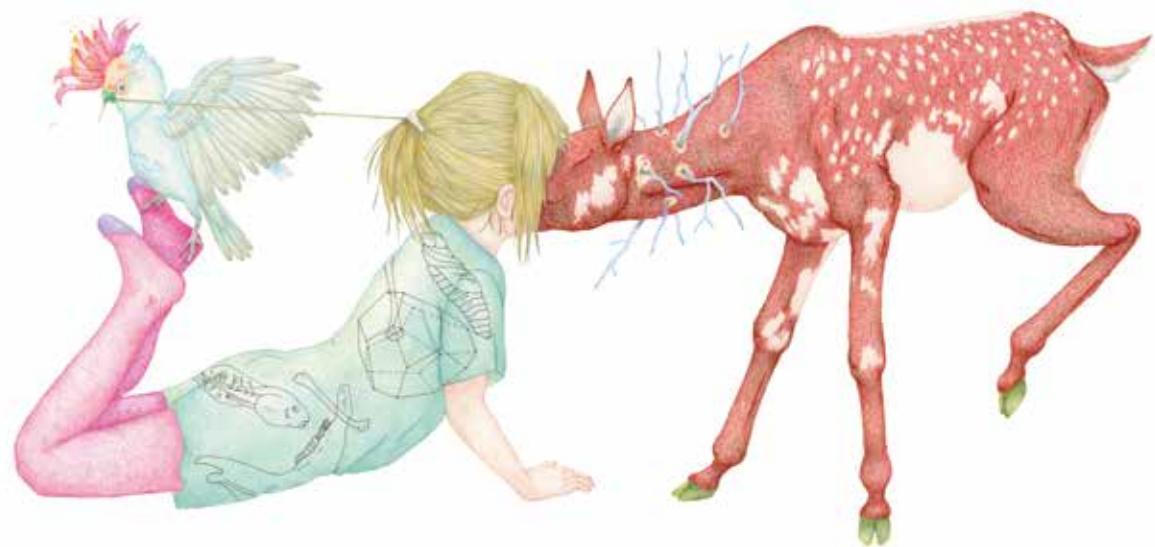
Né en 1987. Vit et travaille à Pantin.

Le travail de Gaëtan Trovato questionne l'ontologie même de l'image par le biais de l'installation et du médium vidéo. « Mes recherches s'articulent autour d'une mythologie personnelle et prennent la forme de vidéos expérimentales, d'installations ou films de fiction, la redistribution installée des images du cinéma comme mécanisme révélateur de poésie, d'acte de mémoire... »

Avant que j'oublie

Behna Films Sélections Company a été l'un des plus grands acteurs de la scène égyptienne du film entre les années 1930 jusqu'en 1950. Ils produisent la première comédie musicale Onshodet EL-Fouad, la première animation jamais réalisée dans le Moyen-Orient (Mish-Mish Afandi) et l'un des premiers films parlants égyptiens tout en restant le plus grand distributeur de films dans la région. Pourtant la société fait faillite dans les années 60 après sa nationalisation pendant l'ère socialiste de l'Égypte. Après de nombreux procès entre la famille et le gouvernement égyptien, Basile et Marie-Claude Behna, les héritiers de la société, obtiennent gain de cause et récupèrent les droits à la société. Ils décident de restaurer le siège de Behna Film situé à Mansheya Square pour en faire un lieu dédié aux cinéastes indépendants d'Alexandrie ainsi qu'un espace dédié aux arts visuels en tous genres. Le film est une déambulation dans cet espace dans lequel des figures extraites des films produits par la société viennent se mouvoir telles des âmes errantes.

Avant que j'oublie, 2016, vidéo couleur HD, 5 min 55
www.gaetantrivato.com - trivatogaetan@gmail.com



Delphine Vaute

Née en 1978. Vit et travaille à Nantes.

Delphine a grandi sur les bords de la Loire, à observer la nature nourrissant son imagination. D'Angers où elle a fait ses études aux Beaux-Arts, elle est descendue le long du fleuve jusqu'à Nantes où elle vit depuis plusieurs années.

« Mon travail interroge les souvenirs d'une enfance inspirée par la nature et imprégnée d'une cruauté dérangeante et troublante. Marquée par l'imaginaire des muséums d'histoire naturelle, des planches d'entomologiste et par l'univers plus sombre de Joel Peter Witkin, mes œuvres graphiques, au crayon et feutre, mettent en scène des créatures dénaturées où s'emmêlent des êtres mi-insectes mi-enfants, et des animaux à la fois domestiques et sauvages, dociles et inquiétants.

Mes œuvres interrogent sans cesse le va-et-vient entre la réalité et l'imaginaire. Les blancs laissés dans la composition participent du vertige et laissent l'imagination vagabonder dans ces fragments de songes. »

Hug me Bambi, 2019, crayon de couleur, feutre et acrylique sur papier, 50x70
www.delphinevaute.com - vautedelphine@gmail.com

CRAC2020 > 17^E BIENNALE D'ART CONTEMPORAIN DE CHAMPIGNY
20 JANV AU 4 FÉV > SALLE JEAN-MORLET > MAISON DES ARTS PLASTIQUES

Organisation de la biennale

Florence Khaloua, *directrice de la Maison des arts plastiques*

Scénographie :

Stéphane Hébert, Émilie Hochet, Élodie Leroy, Cécile Merelli, Bruno Toledo

Médiation :

Émilie Hochet et Cécile Merelli

Jury du salon :

Marie Kennedy, *Adjointe au Maire en charge des Politiques Culturelles*
Ludivine Large Bessette, *Lauréate du CRAC 2018*
Catherine King, *Directrice des Affaires Culturelles et de CRESCO à Saint-Mandé*
Philippe Marcus, *Directeur de La Cour Carrée*
Fabienne Leloup, *Directrice de l'école d'arts plastiques de Chevilly-Larue*
Cécile Kersulec, *professeure d'arts plastiques à Champigny-sur-Marne*

Maison des arts plastiques
157 rue de Verdun – 94500 Champigny-sur-Marne
ecole.artsplastiques@mairie-champigny94.fr
Pour tout renseignement 01 45 16 07 90